

La Voix

D U L U X E M B O U R G

Vendredi le 5 décembre 2008

CRITIQUE

«Gaff Aff» hier au Grand Théâtre: Zimmermann et de Perrot nous font tourner la tête

Le manège (dés)enchanté

Entre danse, cirque, pantomime et scratch session, *Gaff Aff*, de Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot, vient frapper à notre porte pour nous tendre un miroir. Ce miroir les deux Suisses ont dû le promener longtemps le long des chemins de fer, bureaux ou appartements pour nous renvoyer cette image tournoyante d'un monde affairé. Une vraie pépite, entre Tati et Chaplin, au goût doux-amer.

■ Si la terre évolue autour du soleil, ce n'est pas vraiment autour du disque d'or que gravite le petit monde de Zimmermann et de Perrot, mais plutôt autour d'un disque et d'une platine. De révolutions en révolution, le danseur et le DJ nous renvoient, avec un humour ravageur, à notre quotidien qui ne tourne décidément pas très rond.

C'est la musique, ou plus exactement le rythme, qui donne naissance à l'univers de Zimmermann et de Perrot. Tirés des platines démiurgiques de Dimitri de Perrot, un son gras et un rythme bancal, impair, vont peu à peu se confondre avec un rythme de vie: le nôtre. Le décor quant à lui en dit aussi long qu'un discours. Un amas de cartons anarchique représente à l'arrière plan une ville barrant l'horizon, où de minuscules ouvertures laissent apparaître un ré de lumière verdâtre. Au premier plan, la scène figure une platine en mouvement qui inlassablement revient au même point, matérialisant ainsi l'étroitesse de notre champ de vision et l'enfer-



mement où nous nous complaisons. Dans ce petit monde plein comme un œuf, l'uniformité est la règle, le recommencement un principe.

Un personnage pourrait pourtant devenir le grain de sel de ce rouage huilé. Sorti tout droit d'un carton, tel un objet manufacturé, Zimmermann incarne le clown pressé et stressé. Soumis aux pressions sociales, il va danser le sabbat du businessman et entrer de plain-pied dans un monde oscillant entre *Playtime* et *Les temps modernes*. Dans ce vaste chaos, le son va jouer un rôle majeur: téléphone, trains qui passent, brouhaha et médias sont savamment orchestrés par de Perrot pour concourir encore

à la perte de repères du protagoniste. Empruntant largement au cirque et à la pantomime du cinéma muet, Zimmermann joue sur l'apparition et la disparition du personnage entre champ et hors champ, entre rythme subi et rythme imprimé. Il mise sur l'extrême mobilité de son visage pour exprimer tantôt le désarroi, tantôt une ambition qui confine à la folie. Dans ce sens, l'ingénieux décor en carton, modulable à l'infini, semble s'engendrer lui-même. Une chaise disparaît?

Un robot apparaîtrait, compagnon furtif de l'homme, avant de devenir chaise lui-même, dans cet éternel recommencement. Au final c'est l'homme qui

finir par se dupliquer, sorte de mouton de Panurge en costume trois pièces.

Dans ce monde miniature où tout fait sens et où rien ne se perd, Zimmermann et de Perrot réussissent à nous faire rire aux éclats de notre bêtise, tant la finesse de leurs observations se traduit avec justesse, malgré la caricature, en gestes et en musique. Un moment poétique où absurde et burlesque flirtent avec le sublime.

■ Hélène Doub

A voir les 12 et 13 juin: *Öper Öpis* de Zimmermann et de Perrot au Grand Théâtre. Réservations par tél.: 47 08 95-1 ou par courriel: grandtheatre@vdl.lu.